

Jouer la montre, une exposition personnelle de Mona Benyamin à Triangle-Astérides du 21 mai au 27 septembre 2026.

Curatrices

Line Ajan
Camille Ramanana Rahary

Production

Camille Ramanana Rahary

Régie technique et montage

Jean-Christophe Aubert, Hugo Bonifait,
Matthieu Girard, John Girard, Thibaut
Magnan, Crao Man, Rocco Scaranello,
Caroline Selig

Médiation

Key Soulié, Capucine Tible,
Jeanne Le Scodan

Accueil billetterie

Céleste Ascar, Charlotte Kinon, Lion
Pierres, David Soriano, Mia Suau

Accueil des expositions

Aude Bourhis, Elsa Gasnault, Rachid
Hogas, Agathe Mirafiore, Souvenir Sitty
Bahiya

Assistante d'exposition

Maya Giraudet

L'artiste remercie

Line Ajan, James Bagwell, Andrea
Bellini, Mahmoud El Safadi, Oscar
Gardea, Brent Green, Haitham
Haddad, Adam HajYahia, Nabil Harb,
Erica Kiesewetter, Lina Lazaar, Marc

Mancus, Argyro Nicolau, Walid Raad,
Camille Ramanana Rahary, Zachary
Schwartzman, les familles Benyamin
et Rouhana, et tout particulièrement
ses parents, Michel et Nahia Benyamin,
et tient à leur exprimer son amour infini
et inconditionnel

Production

Triangle-Astérides

Co-production

Friche la Belle de Mai, Fondation Kamel
Lazaar

Dans le cadre de la Saison Méditerranée
2026

Conception
et production



Co-production



Réseaux



Partenaires institu-
tionnels



À l’occasion de sa première exposition personnelle, Mona Benyamin présente le volet inaugural d’un diptyque filmique inédit ainsi que trois œuvres vidéo antérieures.

Comme une invitation à entrer en mouvement, un rythme étrangement familier se diffuse dans l’espace d’exposition. Soutenu par le bourdon d’un violoncelle et le claquement d’une caisse claire, il se mue progressivement en une boucle répétitive. Réglé comme du papier à musique. Tour à tour, puis en chœur, les voix de douze interprètes dont le visage n’est jamais dévoilé se superposent. Leur présence spectrale fait écho à celle, incarnée, de deux figures récurrentes dans les films de Mona Benyamin : ses parents. Michel et Nahia Benyamin sont tantôt stars de sitcom, de clip musical, de journal télévisé ou de film d’horreur.

Mona Benyamin s’inspire de codes télévisuels qu’elle détourne : techniques de montage d’images et de montage sonore, effets spéciaux qui évoquent le paysage médiatique des années 1990 — décennie annonciatrice de la révolution numérique et des chaînes d’information en continu. En citant cette grammaire audiovisuelle distinctive, elle joue de registres comiques et tragiques pour raconter l’expérience collective palestinienne, de la dépossession continue des terres à la transmission intergénérationnelle des mémoires et des traumatas.

Inspirée par les structures répétitives de la composition musicale, de l’écriture et du montage vidéo de Mona Benyamin, de larges pans de rideaux noirs créent pour l’exposition une scénographie en spirale qui désoriente et dans laquelle son, langage et histoire s’entremêlent.

L’exposition s’ouvre avec *Trouble in Paradise* (2018), vidéo que l’artiste a filmée chez ses parents alors qu’elle était encore étudiante en arts. Satire implacable des traumatismes persistants de la Nakba et de l’occupation israélienne, l’œuvre puise dans le passé et parodie l’esthétique des sitcoms américaines — de leurs stéréotypes de genre irritants à leurs rires préenregistrés. Ce faisant, elle donne le ton de *Jouer la montre*. Ici, comme souvent dans le travail de Benyamin, c’est l’« absurdité stupéfiante¹ » de la vie en Palestine qui sert de matière aux sinistres blagues de type « toc-toc, qui est là ? » racontées par ses parents. Iels marmonnent d’abord des plaisanteries génériques en anglais, une langue qu’iels ne maîtrisent pas comme en témoigne leur mine déconcertée voire blasée. La dissonance entre les blagues et les expressions faciales des protagonistes s’estompe à mi-parcours du film, lorsque Michel et Nahia Benyamin passent à l’arabe. Ce basculement linguistique marque également un basculement affectif : les parents de l’artiste gagnent en autorité et en agentivité pour trancher sur le ton à donner à chacune des blagues. Iels ne sont plus objets du rire mais en sont dorénavant les sujets mêmes, dictant l’atmosphère et réorientant le point de vue du-de la spectateur-ice. Les violences infligées aux Palestinien-nes sont transmises non seulement par la parole et la voix des parents de l’artiste, mais aussi par le rythme répétitif dicté par le tempo des blagues et des silences qui s’ensuivent — réglé comme du papier à musique.

Si Mona Benyamin est avant tout vidéaste, elle est aussi violoncelliste amateur et passionnée de musique ce qui la rend particulièrement attentive à la composition sonore de ses films, du son au silence en passant par le rythme général. Il était donc logique qu’elle s’intéresse à l’esthétique des clips de musique arabe et aux ballades des années 1990 pour construire l’environnement singulier de *Moonscape* (2020). Sur une bande son originale d’une mélodie langoureuse évoquant les œuvres de Marcel Khalifeh et Fairouz, le décor distinctif du film rappelle d’abord l’architecture et l’atmosphère de la Loge Noire dans *Twin Peaks* (1990) de David Lynch. Avec son sol en damier noir et blanc, le décor de *Moonscape* s’inspire en réalité de *Jar el Amar*, une émission télévisée diffusée sur la chaîne bahreïnie Orbit Network au milieu des années 1990, qui accueillait des chanteur-euses emblématiques du monde arabe, de Sabah Fakhri à Melhem Barakat et Diana Haddad. Les techniques de prise de vue et de montage employées ici reproduisent celles des clips de cette époque, des plans rêveurs de son père contemplant le ciel au photomontage du visage de sa mère sur la lune. Ce film, que l’artiste considère comme « un processus de recherche »², s’inscrit dans la longue tradition poétique et musicale arabe relative à la lune, métaphore du visage de l’être aimé ainsi que symbole d’espoir et d’un avenir plein de promesses.

- ↑ « Je suis aussi l’enfant d’une absurdité stupéfiante : j’ai grandi dans la moitié de ma maison, l’autre moitié ayant été volée par des personnes juives de Long Island dont les projets coloniaux, tout comme ceux des colons de Bet El, sont financés par des organisations caritatives américaines exonérées d’impôts. » : Mohammed El-Kurd, *Perfect Victims and the Politics of Appeal*, Haymarket Books, Chicago, 2025.
- ↑ Conversation entre Line Ajan et Mona Benyamin sur *ArteEast*, 16 novembre 2021, URL: https://www.youtube.com/watch?v=u3f9Q3P5wSA
- ↑ Des psychologues palestinien-nes ont constaté que le concept occidental de trouble de stress post-traumatique, ou TSPT, ne s’applique pas aux expériences des Palestinien-nes. La psychologue palestinienne Samah Jaber, utilise par exemple le concept de « stress traumatique chronique ». Voir : Fondacaro, Karen, & Mazulla, Emily, « The Chronic Traumatic Stress Framework : A conceptual model to guide empirical investigation and mental health treatment for refugees and survivors of torture », *Torture Journal*, 2018, vol. 28, n° 1, URL : https://doi.org/10.7146/torture.v28i1.105477

Par contraste, *Tomorrow, again* (2023) porte la marque d’un présent instable, dans lequel la narration se dissoud et l’affect prend le dessus. Le fond vert des studios télé devient une scène de théâtre sur laquelle la contenance habituelle des journalistes cède la place aux sanglots, aux cris et aux rires nerveux. Ces réactions immodérées interrompent continuellement le cycle de l’information. Pour l’artiste comme pour les protagonistes de ses films, le rire fonctionne comme un mécanisme d’adaptation potentiel, une stratégie de survie psychologique face aux effets matériels et émotionnels de la vie sous occupation. En Palestine, le traumatisme est intergénérationnel, permanent et persistant³.

Dans l’installation inédite *Dress Rehearsal*⁴ (2026), Mona Benyamin se détache de la forme narrative et propose sur un tout autre ton « d’aliéner le Boléro » du compositeur Maurice Ravel⁵. La musique de ballet du XX^e siècle a été réarrangée par la compositrice Manar Hashmi pour un chœur intime, dans lequel des voix remplacent les instruments originaux et modulent à travers différentes tonalités. Les chants qui s’intensifient progressivement troublent l’expérience esthétique et corporelle d’un monument musical de la culture occidentale, que l’artiste plie aux sons de la musique arabe. Ici, la mélodie consiste en des sons onomatopéiques de type « dum tak » — marqueurs des *iqa’at*, ou cycles rythmiques dans la musique arabe — et introduit une voix hors du langage.

Les notes d’ouverture déclenchent une action cauchemardesque : à l’écran, les parents de Mona Benyamin montent et descendent répétitivement un escalier en colimaçon, comme piégé-es dans ce crescendo écrasant, symbole d’une culture hégémonique étouffante. La bande son commune aux deux canaux vidéo est liée aux recherches que Mona Benyamin a menées sur la musique comme outil de torture, dans le cadre de son mémoire pour le *Center for Human Rights and the Arts* de Bard, à New York. Contrairement au chœur chantant, Michel et Nahia Benyamin apparaissent comme des *sans-voix*, pour emprunter le terme utilisé par le théoricien et compositeur français Michel Chion⁶. Iels ne sont ni muet-es, ni silencieux-se, car nous voyons leur bouche grande ouverte ; mais l’appareil filmique reste sourd à leurs cris. Avec *Dress Rehearsal*, Mona Benyamin déploie ce que l’on pourrait appeler un regard musical, une approche contemporaine de l’art vidéo qui appréhende le son dans sa dimension à la fois totale et immersive — de la parole au silence, en passant par la musique —, comme élément déterminant de l’expérience esthétique de l’image en mouvement. Si voix et musique ont toujours été essentielles dans la pratique de Benyamin ; c’est ici, pour la première fois, le son qui marque le début et le terme de l’action.

Dans *Dress Rehearsal* comme dans ses œuvres antérieures, la répétition — humoristique, langagière, musicale — opère de manière ambivalente. Elle piège les sujets du film dans une temporalité de reproduction implacable de la violence ; pourtant, ensuite subvertie, elle devient le mécanisme même par lequel iels restaurent leur sens du soi et du temps. En effet, dans cette horreur sourde, les parents de Mona Benyamin trouvent finalement une issue : lorsque la musique s’arrête. Comme un rêve fiévreux, *Dress Rehearsal* se termine là où il a commencé : Michel et Nahia Benyamin retournent à leur voiture. Nous voudrions croire qu’iels ne voyagent pas dans l’espace mais dans le temps, vers un futur dans lequel « la répétition [apparaît] comme un possible retour⁷ » à une Palestine libre.

Line Ajan, avec Camille Ramanana Rahary

Mona Benyamin, Tomorrow, again (2023), vidéo, 10 minutes, 2023, Centre d'art contemporain, Genève

Mona Benyamin, Dress Rehearsal (2026), installation, 2026, Centre d'art contemporain, Genève

Mona Benyamin, Dress Rehearsal (2026), installation, 2026, Centre d'art contemporain, Genève

Mona Benyamin, Dress Rehearsal (2026), installation, 2026, Centre d'art contemporain, Genève

Mona Benyamin (née en 1997 à Haïfa, Palestine) est une artiste audiovisuelle, réalisatrice et violoncelliste qui vit et travaille entre Haïfa et la vallée de l’Hudson, à New York. Son travail explore l’absurdité de la vie sous occupation, en abordant des thèmes tels que la répétition, le traumatisme et la conscience du temps. Ses œuvres vidéo se distinguent par l’appropriation de formats issus des médias de masse et de la culture populaire, dont elle détourne les dispositifs et les structures afin de remettre en question les frontières rigides entre vérité et fiction. Son recours à l’humour noir souligne également ses réflexions sur l’agentivité, la condition de victime et les subtilités des rapports de pouvoir. Les œuvres de Mona invitent les spectateur-ices à reconsidérer les normes établies ainsi que la fluidité de la mémoire, en tissant des liens entre expression personnelle et regard critique sur la société.

1. *Trouble in Paradise*, 2018

Vidéo monocanal, son, durée : 8’30

Vingt-sept saynètes s’enchaînent, au cours desquelles Michel et Nahia Benyamin échangent blagues et devinettes, ponctuées de rires préenregistrés ou de huées désapprobatrices. Dans *Trouble in Paradise*, Mona Benyamin reprend les codes formels de la sitcom télévisée : l’unité de lieu est centrée sur la maison familiale, la dramaturgie fondée sur les interactions répétitives d’un couple chamailleur, la structure narrative organisée en situations comiques autonomes, l’étalonnage mordant et les transitions en fondu enchaîné. À mesure que la vidéo avance, ce dispositif aux codes bien rodés devient dysfonctionnel. L’efficacité comique, habituellement fondée sur la fluidité et la cadence, est suspendue par les hésitations et l’inconfort perceptible des corps : les deux protagonistes lisent les répliques d’un prompteur dans une langue, l’anglais, qu’iels ne maîtrisent pas. Progressivement, l’humour misogyne, fondé sur les stéréotypes de la blonde, de l’épouse et du couple, laisse place à un anti-humour dont les chutes déplacent le registre comique vers l’exposition de l’absurdité tragique de la vie sous l’occupation israélienne. Lorsque la langue glisse vers l’arabe palestinien, la posture des parents de l’artiste se modifie : leurs regards deviennent plus directs, parfois confrontationnels, tandis que chacun-e d’ellex gagne en agentivité, reprenant possession du récit qu’iels énoncent. Dans cette vidéo, l’humour apparaît comme un espace de résistance et un mécanisme de survie face à des événements tels que la Nakba (1948) et la Naksa (1967), permettant de dépasser le mutisme imposé par ces traumatismes collectifs. CRR

2. *Moonscape*, 2020

Vidéo monocanal, son stéréo, durée : 17’23

Au sein d’un décor surréaliste, Michel et Mona Benyamin dansent sur une ballade composée par Mona Benyamin, narrant l’histoire d’une jeune fille qui découvre l’existence de l’Ambassade Lunaire. Cette société, dirigée par un certain Dennis M. Hope, promet à quiconque la possibilité de devenir propriétaire d’une parcelle de la Lune et d’en acquérir la citoyenneté. Déjà dans *Trouble in Paradise*, l’une des devinettes racontées par Michel Benyamin (« quel est le sport préféré d’un-e Palestinien-ne ? Le saut de frontière ») évoquait les restrictions à la liberté de mouvement imposées aux Palestinien-nes. *Moonscape* prolonge cette réflexion en établissant un parallèle avec l’impossibilité d’un retour chez soi*. Dans un échanges d’emails avec une employée de l’Ambassade Lunaire, Mona Benyamin interroge les possibilités qu’offrirait un passeport lunaire pour contourner les restrictions de déplacement liées à son passeport israélien. La Lune apparaît comme une perspective d’espoir, mais cette promesse, si elle esquisse la possibilité d’un futur alternatif, demeure suspendue à une fiction juridique, dont la portée symbolique n’effce son inaccessibilité concrète. CRR

*La loi dite « sur la propriété des Absents » promulguée en 1950 permet à Israël d’exproprier les terres appartenant aux Palestinien-nes ayant fui leur domicile durant la Nakba. Son application a notamment attribué la citoyenneté israélienne aux Palestinien-nes resté-es sur leur territoire en 1948.

3. *Lunar Passport*, 2020

Passeport, dimensions : 17,6 × 12.7 cm

Le passeport lunaire de l’artiste est présenté en regard de la vidéo *Moonscape*, dans laquelle il apparaît. Son éclairage scénique en accentue la facticité.

4. *Tomorrow, again*, 2023

Vidéo monocanal, son, durée : 11’

Du jingle de l’émission au bandeau d’information en passant par le logo de chaîne télévisée, tout dans ce journal paraît plausible. Pourtant, le titre de la vidéo, *Tomorrow, again*, introduit d’emblée un trouble : celui d’un temps cyclique, condamné à se rejouer indéfiniment. À l’écran, une présentatrice annonce les dernières nouvelles en provenance de Palestine. Face à la répétition quotidienne des violences, la posture de neutralité et la retenue attendues des présentateur-ices se fissurent, cédant la place à des réactions émotionnelles et physiques extrêmes : pendant près d’une minute, Nahia Benyamin, face caméra, éclate en sanglots. L’impossibilité du langage devient le moteur narratif de la vidéo et se prolonge lorsque deux témoins relatent, dans des affirmations contradictoires et confuses, un événement dont la réalité demeure incertaine. Sommé-es de prendre la parole à ce sujet, les invité-es du plateau échouent à articuler un discours, ne parviennent à contenir leurs gestes, et leur conflit précipite la fin de l’émission. Fidèle aux codes télévisuels dont se joue Mona Benyamin, le bulletin météo clôt le journal. Mais, une fois encore, l’émission se révèle dysfonctionnelle. Par un simple jeu de mots annonçant l’instabilité de la région, le présentateur, incarné par le père de l’artiste, conclut sa quotidienne dans un rire forcé interminable, répondant aux pleurs qui ouvraient le programme. Derrière lui, des images d’archives datant de 1948, 2014 et 2021 s’enchaînent et une clé, emblème palestinien du droit au retour, se met à tourner comme les aiguilles d’une montre dont le temps ne terminerait jamais de s’écouler. CRR

Tomorrow, again a été commandée par The Mosaic Rooms / A.M. Qattan Foundation en 2023, avec le soutien de Arts Council England et de Bagri Foundation. L’œuvre a été achevée en septembre 2023, un mois avant le début du génocide en cours à Gaza par Israël. Elle est présentée en mémoire de Boulos Benyamin. L’artiste remercie ses parents, Michel et Nahia Benyamin, et leur exprime son amour inconditionnel et infini.

5. *Dress Rehearsal*, 2026

Installation vidéo à deux canaux d’une œuvre en cours de réalisation, durée : 10’, boucle

Une boucle musicale, version du *Bolero* de Maurice Ravel arrangé spécialement par la compositrice Manar Hashmi, accompagne le parcours de l’exposition jusqu’en son centre, où la projection d’un dytique filmique met en scène les parents de l’artiste à côté d’une chorale en pleine répétition. Les premières notes données par le chef d’orchestre déclenchent simultanément la première action de Michel et Nahia Benyamin. Dès le premier temps de la mesure, le couple descend d’une voiture pour rejoindre son domicile, poursuivi par une caméra menaçante et le crescendo de la musique. Cette traque se fait de plus en plus menaçante, jusqu’à atteindre son paroxysme lors d’une course-poursuite effrénée dans un escalier en colimaçon, *topos* du film d’horreur. Le son est ici traité à la manière du mouvement de caméra, agissant sur la narration et s’imposant comme un protagoniste à part entière du récit. Ce travail de la musique s’inscrit dans une réflexion menée par l’artiste sur les effets physiques de la répétition, que favorise l’*ostinato* (formule rythmique répétitive) caractéristique du *Boléro*. Les plans rapprochés sur les corps affectés par la musique et l’environnement de plus en plus étouffant qu’elle crée, en témoignent : le répit n’est trouvé qu’au moment où la musique s’interrompt.

La dimension perpétuelle du *Boléro* ici aliéné se rejoue dans la scénographie de l’exposition, dont les rideaux entraînent les visiteur-ses dans une boucle produisant un effet de désorientation, motifs récurrents dans le travail de Mona Benyamin. CRR

AVEC LA PARTICIPATION DE
Michel Benyamin et Nahia Benyamin
Reid Shriver : Chef d’orchestre
Maisy Fisher : Soprano (soliste 1)
Annabella Capaccio : Soprano (soliste 2)
Gilbert Otten : Soprano
Abigail Arndt : Alto (soliste 1)
Anora Otto : Alto (soliste 2)
Charlotte Ferguson : Alto
Ryan Michki : Ténor (soliste 1)
Milo Sussman : Ténor (soliste 2)
Damian James Ramirez : Ténor
Javy Polanco : Basse
Garrick Neuner : Basse
Kielor Tung : Basse
Alfred Western : Violoncelle

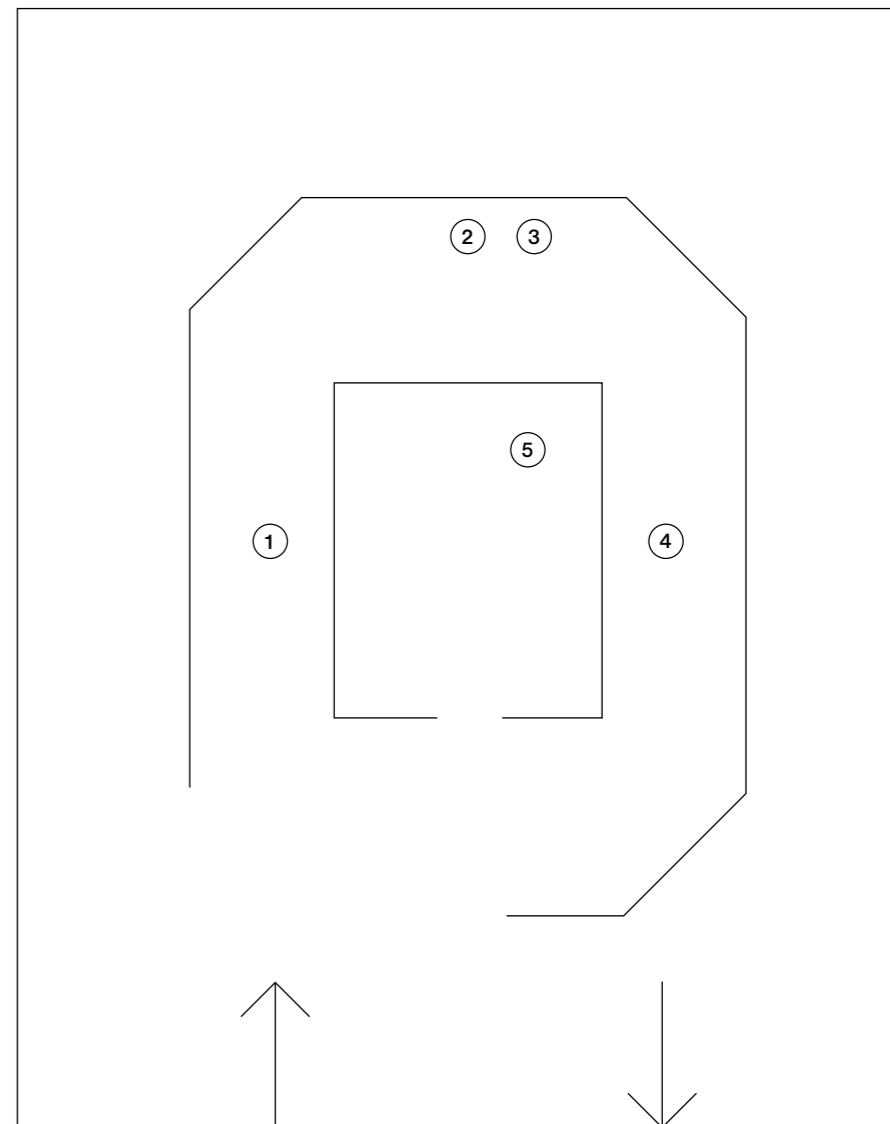
BANDE SONORE
Unravel (d’après le *Boléro* de Maurice Ravel)
Arrangé et adapté pour chœur SATB, caisse claire et violoncelle par Manar Hashmi
Interprété par Bard Chamber Singers
Ingénieur du son : Noah Sonenstein
Conseiller à l’enregistrement : Thomas Mark
Conception sonore : Ziad Moukarzel

Direction de la photographie :
Omar Jabareen (vidéo escalier)
Sarah Frazier (vidéo chœur)

Maquillage (vidéo escalier) : Wardy Abu Khadra
Étalonnage : Chrystel Elias

Dress Rehearsal est une production du Centre d’Art Contemporain Genève et de la Fondation Kamel Lazaar pour la Biennale de l’Image en Mouvement (BIM’26), dans le cadre de la huitième édition de la biennale Jaou Tunis, avec le soutien du Fonds d’art contemporain de la Ville de Genève (FMAC) et du Canton de Genève (FCAC). Elle a été coproduite par Triangle-Astérides à Marseille (France) et par B7L9 – The Artistic Factory à La Marsa (Tunisie). L’œuvre a été cofinancée et développée initialement dans le cadre de l’exposition de mémoire de Master 2026 au Center for Human Rights and the Arts du Bard College (CHRA).

L’artiste souhaite remercier : les familles Benyamin et Rouhana, Line Ajan, Jean-Christophe Aubert, James Bagwell, Andrea Bellini, Hugo Bonifait, Mahmoud El Safadi, Oscar Gardea, Souheila Ghorbel, John Girard, Matthieu Girard, Victorine Grataloup, Brent Green, Haitham Haddad, Adam HajYahia, Nabil Harb, Erica Kiesewetter, Lina Lazaar, Crao Man, Marc Mancus, Argyro Nicolau, Walid Raad, Camille Ramanana Rahary, Rocco Scaranello, Zachary Schwartzman, Caroline Selig.



À Triangle-Astérides pendant l'exposition

Médiation

- Visites tous public pour individuels ou groupes, en français ou anglais, sur demande à contact@triangle-asterides.org
- Mercredi 27 mai, 10h et 11h, Tour Panorama, 4^{ème} étage : visite commentée en français de l'exposition, inscription auprès du festival Ciné-Palestine
- Vendredi 28 août, 17h30, Tour Panorama, 4^{ème} étage : visite commentée en anglais par Line Ajan, curatrice invitée de l'exposition, dans le cadre de la foire Art-o-rama, entrée libre sans inscription
- Samedis 30 mai, 13 et 27 juin, 11 et 25 juillet, 29 août, 5 et 12 septembre, 16h : visites « flash » (30 minutes) tous publics à partir de 6 ans (visites gratuites avec passage en billetterie)

Résident-es

- Session 2
Du 04/27 au 06/29
- Mac Andre Arboleda ^{PH}
 - Clémence Lollia Hilaire ^{GP/NL}
- Rencontre sur RDV :
écrire à contact@triangle-asterides.org
- Artistes associé-es
- Une session annuelle unique
Du 08/01 au 18/12
- Elise Courcol-Rozès ^{FR}
 - Marguerite Maréchal ^{FR}
 - Sarah Netter ^{FR}
- Rencontre sur RDV :
écrire à contact@triangle-asterides.org

Événements

- 18 juin, 16h-20h, Triangle-Astérides : portes ouvertes des ateliers d'artistes, entrée libre sans inscription, date à venir sur notre site internet
- Juillet, date à venir sur notre site internet : événement avec Shed publishing (Marseille) et Wendy's Subway (New York), entrée libre
- Vendredi 28 août, 14h à 16h, Tour Panorama, 4^{ème} étage : rencontres des lauréat-es du soutien à la théorie et critique d'art du Cnap, dans le cadre de la foire Art-o-rama
- Lecture et discussion avec Karim Kattan, date à venir sur notre site internet, librairie de la Friche, entrée libre

À propos de Triangle-Astérides

Fondé par des artistes entre 1992 et 1994, Triangle-Astérides est un centre d'art contemporain d'intérêt national situé à Marseille. Il a la particularité d'être inscrit dans une coopérative culturelle, la Friche la Belle de Mai, dont il est une des structures co-fondatrices.

Triangle-Astérides articule des expositions à des résidences de recherche d'artistes des scènes françaises et internationales et des artistes associés du territoire local. Des publics associés, des événements, une programmation éditoriale et un travail attentif de médiation auprès du plus grand nombre viennent enrichir et compléter le programme.

Veillant à répondre au mieux aux besoins de chacun-e, Triangle-Astérides assure son accessibilité dans la mesure de ses possibilités (PMR, visites en LSF, et sur demande en

audiodescription, en FALC – facile à lire et à comprendre). Triangle Astérides hérite à la fois de réseaux internationaux (avec le Triangle Network, à l'origine de sa création et dont il reste une structure membre), nationaux et locaux (par la fusion des associations Triangle France et Astérides en 2018). La mise en relation de ces différentes échelles est au cœur de toutes ses activités. Dans une perspective d'écoresponsabilité, Triangle-Astérides co-produit dorénavant toutes ses expositions.

Triangle-Astérides est une association à but non lucratif qui bénéficie du soutien de la Ville de Marseille, du Ministère de la Culture – DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur et du Département des Bouches-du-Rhône.

